

« Gachiakuta », les déchets ont une âme

Le manga de Kei Urana, adapté en série animée, met en scène un monde où les détritiques s'animent

ANIMATION

Dans le folklore japonais, certains *yokai* sont des objets tellement anciens qu'ils finissent par posséder une âme et prendre vie. On retrouve cet esprit dans le manga *Gachiakuta*, où des personnages, à force de chérir des objets, seraient capables de leur insuffler une énergie et en retirer des pouvoirs. On les appelle des forgers d'âme. C'est le cas de Rudo, le héros adolescent de cette série dont le tome 15 (éd. Pika) est paru en France début février et la première saison de la série animée est disponible dans son intégralité sur la plateforme Crunchyroll.

Pourtant, dans la Cité Céleste où est né cet enfant des bidonvilles, l'usage est de jeter les objets sans ménagement, des tonnes de déchets qui sont envoyés dans une décharge appelée la Fosse, obscur inframonde dont personne ne revient. Car, en effet, plus que les objets, ce sont aussi les humains qui y sont précipités. La Fosse reste le châtement ultime, un sort réservé aux criminels à l'issue d'un

simulacre de procès. Rudo qui va être condamné injustement pour parricide va miraculeusement y survivre et réaliser que le monde immaculé de la cité est bien plus souillé qu'il n'y paraît. Au contraire, c'est dans un lieu peuplé de dangereux déchets appelés Composites qu'il va faire l'expérience du collectif et de l'amitié. Et comprendre que l'inframonde dans lequel il a atterri n'est autre que la surface de la planète tandis que sa cité natale flotte dans les airs. Une société fracturée qui n'est pas sans rappeler Zalem, la ville aérienne en surplomb de la sombre Kuzutetsu, dans le chef-d'œuvre cyberpunk des années 1990, *Gunnm* (éd. Glénat), de Yukito Kishiro.

Immense colère

Plus qu'une métaphore de la surconsommation et de l'écologie que l'on peut rapidement lire dans *Gachiakuta*, Kei Urana qui signe la série défend plutôt une envie de parler de notre attachement aux objets : « Certains peuvent penser qu'ils sont bons à jeter, mais ils peuvent être précieux pour d'autres. Je voulais que les gens puissent se rap-

peler de choses qui leur étaient chères. » Et de préciser dans son cas que l'article en question était un crayon. « J'étais à l'école primaire et je l'ai cassé dans un accès de colère. J'étais très mal », précisait l'artiste mangaka au Monde, en novembre 2025, lors du Comics & Games Festival de Lucques, en Italie.

L'image de traiter les humains comme des déchets évoquerait la manière dont les gens peuvent commenter avec violence sur les réseaux sociaux. « Comme Chiwa, l'amie de Rudo au début [du tome 1] dont l'opinion à son sujet va radica-

lement changer pour suivre l'avis de la foule sur la base de rumeurs, précise Kei Urana. Elle représente les réseaux sociaux et la faiblesse des relations que l'on peut y nouer parce qu'ils peuvent changer soudainement. » La mort de son mentor, mais aussi sa punition inique plonge Rudo dans une immense colère et une certaine brutalité qui le démarque de nombreux héros des mangas de la même catégorie dite *shonen*, plus optimistes dans leur résilience. Une énergie qui a permis au scénariste Hiroshi Seko « de bien s'amuser dans les dialogues et les attitudes » lors du travail d'adaptation en animation au sein du studio tokyoïte Bones. L'auteur, aussi présent à Lucques, confiait au Monde : « Outre Rudo, tous les personnages de *Gachiakuta* ont quelque chose de spécial. »

Il est vrai que Kei Urana développe une galerie de forgers d'âme aux styles vestimentaires pleins de caractère et très urbains. Des garde-robes qui ne détonnent pas avec son propre sens de la mode, l'artiste revêtant grosses

L'artiste défend une envie de parler de notre attachement aux objets

bottes, pantalon évasé, chapka sombre et lourdes bagues aux doigts. « Depuis mon plus jeune âge, j'aime les jeux vidéo dans lesquels on peut personnaliser les personnages, leur choisir des pouvoirs et des costumes. Souvent, je dessine à mes personnages des costumes que j'aimerais porter. »

L'originalité de *Gachiakuta* réside dans son ambiance et ses décors qui célèbrent le street art de Canvas Town (qu'on peut traduire par « la ville toile »). Kei Urana cosigne le manga avec un ami artiste Hideyoshi Andou, qui se concentre sur l'inclusion de graffitis sur les arrière-plans. À la manière d'un

graffeur avec sa bombe de peinture, celui-ci pose ses créations sur les murs vierges des bâtiments de papier, une fois ceux-ci bâtis sous la plume de Kei Urana et ses assistants mangakas. La contrainte du noir et blanc ne pose pas de difficulté, bien au contraire dit-il. Cette « atmosphère street et de liberté », comme la qualifie Hiroshi Seko, est d'autant plus enrichie dans la version série télévisée où les décors sont plus présents et colorisés. Elle contribue aussi à cultiver une certaine filiation graphique de *Gachiakuta* avec des mangas d'aventure des années 2000, comme *Soul Eater* (Kurokawa), de Atsushi Ohkubo, où il était déjà largement question d'âmes. Il faut dire que Kei Urana assista un temps ce mangaka. ■

PAULINE CROQUET

Gachiakuta, saison 1, de Fumihiko Suganuma (Jap., 2025, 24 x 23 min), sur Crunchyroll.
Gachiakuta, manga de Kei Urana et de Hideyoshi Andou, éditions Pika.

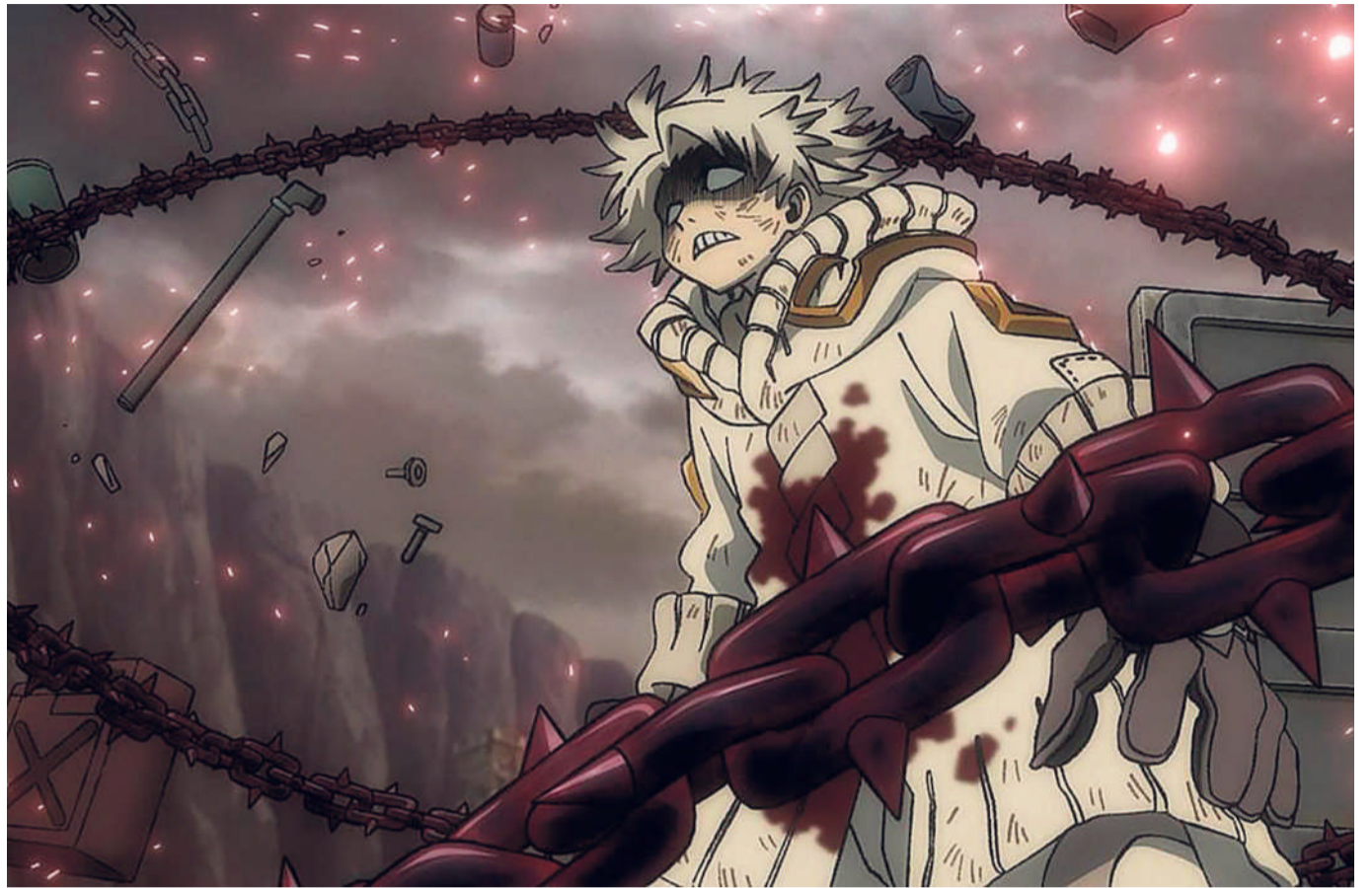


Image extraite de la série animée « Gachiakuta ». KEI URANA, HIDEYOSHI ANDOU AND KODANSHA/« GACHIAKUTA » PRODUCTION COMMITTEE

HORS-SÉRIE Le Monde

UNE VIE, UNE ŒUVRE

ÉDITION
2026

Philip Roth L'Amérique à nu

« Une histoire improbable », par Josyane Savigneau

PHILIP ROTH L'intranquille

Un hors-série du « Monde »
124 pages - 13 €
Chez votre marchand de journaux
et sur lemonde.fr/boutique

L'écrivain fascine autant qu'il dérange. Philip Roth, l'un des géants de la littérature américaine de la seconde moitié du XX^e siècle, est connu autant pour sa capacité introspective que pour sa densité intellectuelle. *Le Monde* consacre un numéro spécial à ce romancier obsédé par l'identité juive, impitoyable avec l'Amérique et constamment dans la maîtrise de ses récits, même quand il affiche ses excès, sujets à controverses. C'est « une histoire improbable », écrit la journaliste Josyane Savigneau, dans un texte inédit sur sa rencontre avec l'auteur d'Opération Shylock, dont le style est partagé entre expérience et fiction, ironie et férocité.

Audrey Vernon se rit des ultrariches

Avec « Comment épouser un milliardaire 2. Noces de cristal », la comédienne prolonge sa satire écologique et économique

HUMOUR

Il y a des spectacles qui ne vieillissent pas, mieux, qui deviennent d'une brûlante actualité. C'est le cas de *Comment épouser un milliardaire*, devenu, quinze ans après sa création et quelque 500 représentations, *Comment épouser un milliardaire 2. Noces de cristal*. Aux commandes de ce one-woman-show, la comédienne engagée Audrey Vernon se fait observatrice affûtée du monde qui nous entoure et citoyenne désespérée par son évolution. En 2010, lorsqu'elle écrit la première version de cette sorte de conférence économique-humoristique, après s'être soigneusement documentée sur les rouages des inégalités économiques, son personnage est à la veille de se marier avec le numéro 33 de la liste du magazine *Forbes*, qui classe les personnes les plus riches de la planète. Pour enterrer sa vie de jeune fille, elle explique au public, avec une fausse naïveté, comment épouser un milliardaire.

Les années ont passé, les inégalités se sont creusées, le nombre de milliardaires n'a cessé de progresser, alors il était temps, pour Audrey Vernon, de reprendre son bâton de princesse éloquentes à l'occasion de ses noces de cristal pour lesquelles son riche mari a « privatisé Notre-Dame ». A

l'heure du réchauffement climatique, il ne s'agit plus seulement d'épouser un milliardaire pour devenir ultrafortuné mais aussi pour « sauver sa peau », prévient Audrey Vernon, car ils seront les seuls à survivre dans leurs bunkers de luxe.

Une ingénue piquante

Actualisée, enrichie, cette deuxième version est aussi grinçante qu'instructive. C'est la force de cette comédienne : elle joue avec justesse et sobriété une ingénue piquante, ne fait ni l'intello ni la donneuse de leçons mais pointe avec un texte incisif et des données précises les absurdités de ces fortunes qui n'en finissent pas de gonfler. « *Trump est milliardaire, tout le monde peut le devenir* », résume l'épouse de la 33^e fortune mondiale, qui a pour livre de chevet *La Belle Poésie de Donald*, recueil des plus folles déclarations du président américain.

« *Merci le Covid, merci la guerre, l'inflation, Bruno Le Maire et Manu, nos revenus ont été multipliés par trois en quinze ans. Notre devise n'a pas changé : plus riche qu'hier, bien moins que demain* », se régale la chanceuse. Sur les plus de 3 000 milliardaires comptabilisés sur la planète, elle se concentre sur les 53 que compte la France, qu'elle a regroupés dans un jeu des sept familles efficace.

Chroniqueuse dans « *La Dernière* », l'émission de Guillaume Meurice sur Radio Nova, cette comédienne est de gauche et ne s'en cache pas. C'est le pouvoir économique et sa gigantesque influence qui l'intéressent avant tout. Le portrait qu'elle dresse des milliardaires est redoutable : tueurs de la planète, à l'aise avec l'extrême droite, sans aucun sentiment de culpabilité, obsédés par l'acquisition de jets, d'îles, de fusées et de sormais de bunkers. Rien que ça ! On rit jaune mais on l'écoute parce qu'elle pousse à la réflexion à travers un personnage d'une impertinence désarmante.

Audrey Vernon n'est pas dans la punchline et a le mérite de s'interroger, avec ironie, sur la puissance d'une élite. Sa mise en scène est à l'image de son personnage fausement candide. En Sherlock Holmes décortiquant les inégalités entre riches et pauvres et ses répercussions, elle projette vidéos et photos explicatives. Et en midnnette fortunée mais pas dupe, elle lance des karaokés détournés. Dans sa robe en strass, Audrey Vernon scintille d'intelligence. ■

SANDRINE BLANCHARD

Comment épouser un milliardaire 2. Noces de cristal, de et avec Audrey Vernon, le 19 mars au Théâtre L'Européen, Paris 17^e, et en tournée.